Protection de l'enfance
XIX–XXe siècles

Pour citer cet article :

**Tomkiewicz (Stanislas), « L'adolescent dans l'institution : victime ou auteur de violence ? », ANCE, Bulletin interrégional Provence Alpes Côte d'Azur et Corse, n°6, 1991, p. 1-23.**

# ADOLESCENCE ET VIOLENCE

Stanislaw TOMKIEWICZ
Directeur de Recherche
INSERM Unité 69 PARIS

**"L'adolescent dans l'institution : victime ou auteur de violence ?".**

Je voudrais remercier les organisateurs de m'avoir invité à vous parler de ce sujet d'autant moins aisé à aborder que je ne l'ai jamais traité tel quel auparavant. Il est effectivement difficile de voir dans la même personne tantôt la victime, tantôt le bourreau. Trancher et considérer cela du point de vue purement scientifique, sans parti pris idéologique, affectif, personnel et sans s'impliquer soi-même n'est pas chose facile. Rappelez-vous les réactions qu'il y eut en France, au niveau familial, dès que se répandit l'idée qu'il y avait des parents bourreaux et des enfants maltraités. Par ailleurs, un auteur psychanalyste a publié un livre très intéressant sur les parents martyrs et les enfants bourreaux.

En ce qui concerne la violence et les adolescents dans les institutions, deux points de vue coexistent dans le temps et dans l'espace sans s'exclure mutuellement. Pendant très longtemps on n'a voulu voir que la violence des adolescents et l'on ne demandait alors au psychiatre, au chercheur, à l'éducateur que la meilleure façon d'y faire face, de sorte que plus l'adolescent était considéré comme violent plus on cherchait les moyens les plus efficaces de le mater : personne ne voyait la violence de l'institution elle-même.

Plus tard émerge un courant auquel je participe : celui du militant qui voit surtout la violence institutionnelle, qui accable l'institution et qui scotomise un peu la violence qui existe chez l'adolescent. La plupart de mes conférences et de mes articles depuis dix ans portent sur l'adolescent victime de l'institution. Vous comprendrez mieux ainsi pourquoi je ne voulais pas trop regarder l'autre face du problème. C'est la première fois que je vais essayer de considérer les deux aspects : je suis donc quelque peu stressé car tout n'est pas encore très clair dans ma tête.

Je vous propose un plan en trois parties.

Dans la première partie, je traiterai brièvement des violences institutionnelles. La deuxième parlera des violences de l'adolescent en pastichant quelque peu le discours de la psychiatrie classique. Enfin la troisième partie, celle qui me tient le plus à coeur sans que je sois sûr de l'exposer correctement, sera un essai sur les interrelations entre les adolescents et l'institution : elle permettra peut-être de mieux comprendre la violence des uns et des autres.

**PREMIERE PARTIE : les violences insitutionnelles.** Je dois dire que depuis trente ans elles sont en nette diminution,

du moins dans notre pays : la colonie de Mettray, que vous connaissez, a été fermée en 1936 grâce aux livres de GENET et aux travaux d'Alexis DANAN.

A l'étranger, un film assez extraordinaire et horriblement réaliste "Scums" sur les violences dans les institutions pour adolescents traitait du sujet en Angleterre. Peu de temps après sa sortie, j'ai eu l'occasion de rencontrer le médecin-chef de toutes les maisons de rééducation pour adolescents délinquants en Grande-Bretagne. Cette dame, en réponse à ma question sur ce qu'elle pensait de ce film, m'a affirmé (était-ce cynisme ou sincérité ?), que tout y était vrai mais que, pour diverses raisons, le réalisateur avait montré dans une seule institution et en quelques semaines des faits qui avaient eu lieu sur une période de cinq ans dans l'ensemble des institutions du Royaume-Uni.

La première amélioration date de 1936, lors du Front Populaire. Rendons hommage à Alexis DANAN, journaliste qui a lutté pour l'amélioration du sort des enfants et des adolescents dans les institutions. En 1945, l'ordonnance du Général de GAULLE apporte une nouvelle amélioration accompagnée d'un début de changement de point de vue sur l'adolescent délinquant. L'Ordonnance de 1958 élargit et généralise la portée de celle de 1945. En 1968, ce fut la grande révolte dans l'Education Surveillée au cours de laquelle les adolescents et une partie du personnel mirent en cause tout le système. Il est sûr que depuis cette date la violence dans les institutions a considérablement diminué en France.

J'ai écrit en 1972, avec un groupe de jeunes contestaires, un petit bouquin malheureusement épuisé qui s'intitulait "TRAVAIL SOCIAL, CONTRE QUI ?" dans lequel nous contions d'une manière naïve, vivante et sans aucune élaboration théorique, cinq cas de révoltes dans des maisons de correction et autres institutions pour jeunes démunis. Cet ouvrage est passé inaperçu parce que l'éditeur était gauchiste et exclu des circuits de vente. En 1981, eut lieu à Paris le troisième congrès de l'Association Internationale Contre les Abus et la Maltraitance des Enfants, le premier consacré entièrement aux violences extra-familiales. A cette occasion, j'avais présenté un rapport sur les violences institutionnelles en France qui relatait les violences physiques, psychologiques et sexuelles découvertes par une équipe d'éducateurs, de psychologues et de travailleurs sociaux que j'avais réunie.

Ces violences existent toujours et personne ne peut le nier. Il y a toujours les "mitards" : ils ont changé de nom et s'appellent "chambres de réflexion". Les violences sexuelles, les sodomisations par les éducateurs ou par le directeur, se pratiquent encore. Sans parler des cas où les choses sont plus difficiles à cerner. Je n'ai pas le temps d'en parler aujourd'hui mais ces cas complexes mériteraient une longue discussion : par exemple, la différence entre la violence brute, sexuelle, qui impose par la force un rapport fondé

uniquement sur le plaisir de l'adulte et la violence de séduction mutuelle beaucoup plus floue où, sans que l'on puisse parler de viol, on parlera d'attentat à la pudeur ou d'abus sexuel. Il est très difficile de tracer une frontière nette entre ce qu'est la violence faite à un enfant et ce qu'est (tout aussi nocif et condamnable d'ailleurs mais dans un autre registre) la séduction d'un adolescent par un adulte ou encore celle d'un adulte par un adolescent.

Outre les violences physiques et sexuelles, sévit toujours, dans beaucoup d'institutions, "la violence symbolique" qui présente, en fait, des aspects tout aussi concrets. J'en veux pour exemple les règlements tatillons, obsessionnels, punitifs. J'ai visité, il y a une quinzaine d'années, une institution très connue, à côté de Montréal, objet d'ouvrages savants que certains d'entre vous ont peut-être lus. Quand je suis entré dans les salles de cet établissement, quand j'ai vu avec quelle perfection les lits des garçons étaient faits (c'était mieux qu'à l'armée !), j'ai réagi par une crise d'asthme. Quand, dans une institution, je pique une crise d'asthme c'est que j'y sens, à coup sûr, de la violence et de la répression. J'ai vu, là-bas, d'un côté des garçons qui rasaient les murs, de l'autre des éducateurs très contents d'eux-mêmes qui s'exprimaient avec un langage très évolué. C'est là une forme de violence qu'on voit encore aujourd'hui (pas seulement chez nos amis québécois) qui se caractérise par l'absence de dialogue et par la politique du "Tais-toi et obéis".

Il existe aussi des institutions où c'est le lavage de cerveau qui prévaut, accompagné d'une très forte emprise idéologique. Nous avons connu ainsi une institution où le directeur affichait ostensiblement une croix gammée dans son bureau et où les enfants subissaient une préparation qui devait faire d'eux des défenseurs de l'Occident contre le Péril Rouge. Embrigadement, exercices militaires dès l'âge de douze ans, douches froides été comme hiver, culottes de cuir courtes, nourriture spartiate, tel était le régime que le directeur considérait comme tout à fait normal et dont il disait, en réponse aux critiques : "HITLER lui-même préconisait un tel régime pour la "Jeunesse Hitlérienne" composée d'enfants choyés par le régime. Ce n'est pas de la violence. C'est notre façon de respecter les enfants que d'en faire des héros de la civilisation". Finalement, la maison a été fermée. Mais tout s'arrange : le directeur a quitté la région pour ouvrir ailleurs un établissement pour enfants cambodgiens confiés par l'armée. Pour les Cambodgiens sans doute ne s'agit-il là que de violences sans gravité étant donné qu'ils ont certainement vu pire et qu'ils y sont en quelque sorte déjà habitués... Ce qui était trop dur pour les petits Français est sans doute permis pour les petits Cambodgiens... et la nouvelle institution n'est désormais contrôlée ni par les juges, ni par le Ministère de la Santé.

Ailleurs, d'une manière plus douce, des intitutions

exercent une répression sexuelle parfois caricaturale. Je pense aux maisons du Bon Pasteur dont la plupart ont été fermées. Certains d'entre vous ont dû entendre parler, par exemple, de l'interdiction d'éplucher des bananes à cause du symbolisme que ce geste suggère. Interdiction de parler à table, etc. Dans l'une de ces institutions, une jeune fille a été violée par le jardinier: c'est la jeune fille qui a été placée en hôpital psychiatrique. Le jardinier a tout de même été mis à la porte. Mais sans procès. Il est intéressant de savoir que le viol eut lieu dans l'une de ces célèbres "chambres de réflexion" dont les maisons du Bon Pasteur sont particulièrement friandes. Actuellement, on remplace ces chambres par "le placard thérapeutique" pour les psychotiques dans le cadre de traitement comportemental. Mais ceci est hors sujet aujourd'hui.

On pourrait distinguer entre la violence individuelle de tel ou tel membre du personnel et la violence structurelle liée à toute l'institution. J'ai longtemps pensé (et je continue encore mais avec quelques nuances) que lorsque l'institution est violente, elle attire davantage un personnel qui a tendance à l'être. Par ailleurs, le personnel violent se fait éliminer plus rapidement d'une institution non-violente. Ce n'est toutefois pas toujours aussi clair et depuis quelque temps on m'appelle dans telle ou telle institution où des cas de violences se présentent. J'en discute avec le directeur, avec une partie du personnel et c'est souvent assez difficile de trouver et d'isoler les responsables.

Il est des institutions où une partie du personnel est contre la violence tandis que l'autre, tout en étant anti-violence en paroles, applique la violence en douce. J'ai rencontré ce phénomène dans les institutions où les pensionnaires avaient le moins de défense, à savoir les enfants psychotiques et les déficients mentaux profonds. Il existe dans ces établissements des violences qui ne sont plus toujours couvertes par la direction alors qu'elles l'étaient encore il y a cinq, dix ou quinze ans et contre lesquelles la lutte n'est pas aisée.

Je n'ai compris que récemment que les sadiques sont finalement très rares dans notre milieu. Je pense qu'il y a en à peu près autant dans le secteur de l'enfance inadaptée qu'il y en a dans les hôpitaux psychiatriques parmi les malades, c'est-à-dire peu. Je pense aujourd'hui que la plupart des violences sont dues aux paranoïaques, aux anxieux, aux débordés qui sont beaucoup plus fréquents dans notre métier que les sadiques. Et puis il y a aussi (c'est surtout vrai dans les maisons pour arriérés mentaux, à un moindre degré chez les adolescents qui nous intéressent aujourd'hui) ce que les Anglais décrivent sous le nom de "syndrome du burn out" qu'on peut traduire par "syndrome du ras-le-bol". Quand une institution n'a plus de projet pédagogique, qu'elle se contente de gardiennage, quand on voit que les enfants ne font pas de progrès, que toute la bonne volonté mise pour eux ne trouve pas

de réponse, c'est alors qu'on en a marre et que commencent les manifestations cliniques de ce syndrome qu'il me paraît très utile de comprendre si nous voulons lutter contre les violences institutionelles. Ce syndrome se manifeste sous forme d'absentéisme, de congés de maladie ou encore par l'augmentation du niveau des violences envers les enfants et les adolescents.

Je voudrais encore insister sur le fait que la notion de violence est très relative. Quand on cherche à définir ce qu'est une violence envers des adolescents dans une institution, cela paraît très simple tant qu'on n'y réfléchit que superficiellement mais cela devient complexe dès lors qu'on s'applique à y réfléchir sérieusement.

Il est clair que beaucoup de violences sont commises pour le soit-disant bien de l'enfant : "On te tape dessus pour que tu sois bien quand tu seras grand, car si on est gentil avec toi, on ne te prépare pas à la vie". C'est à peu près ce que disent les papas et les mamans quand ils tapent sur leurs gosses. On prétend prévenir leurs bêtises et leurs erreurs pour qu'ils se développent mieux que les parents.

Cela me fait penser à une histoire assez dramatique, racontée récemment par une patiente. La mère de cette patiente était frigide et n'avait de relations sexuelles que pour fabriquer des enfants ou pour se soumettre à la volonté de son mâle de mari. Il s'agissait d'une brave femme qui était un être de souffrance et qui pourtant réagit comme une vraie sauvage lorsqu'elle apprit que sa fille s'adonnait à ces jeux innocents ("innocents...", ils ne l'étaient pas trop !) de docteur, de poupées, etc. qui se jouent vers 6/7 ans avec une petite cousine, avec des petits copains. Cette patiente m'a également raconté la réaction extrêmement violente de sa mère lorsqu'un jour elle s'était laissé aller à une chose horrible, à savoir se mettre toute nue avec deux petits garçons noirs qui avaient six ans. Le passage à tabac fut si effroyable que la pauvre femme a encore besoin de mes services en tant que psychothérapeute vingt ans après ! Cette mère n'était sûrement ni sadique ni "salope" bien que sa fille la considère aujourd'hui ainsi. Elle a agi "pour le bien de l'enfant", étant convaincue que la sexualité était une horreur, une simple soumission de la femme au plaisir de l'homme : "Moi qui en ai tellement souffert, je dois mettre cette pauvre gamine à l'abri de ces humiliations ! C'est pour son bien que je lui tape dessus !".

On peut comprendre les parents, êtres de souffrance, quand ils réagissent ainsi ; nous faisons tous les mêmes raisonnements plus ou moins explicitement et nous punissons les gosses "pour leur bien" en suivant ce vieux proverbe que je déteste tant : "Qui aime bien châtie bien". Malheureusement, ce proverbe reste encore à l'honneur dans beaucoup d'institutions où nombre de violences sont faites "pour le bien du jeune".

Par ailleurs, on constate que certaines violences sont socialement admises tandis que d'autres sont socialement réprouvées et que cette acceptation ou ce refus varient dans l'espace et dans le temps. Telle action considérée comme violence illicite en France, où le régime est l'un des plus démocratiques du monde, peut être considérée comme parfaitement licite en Angleterre ou dans certains pays d'Amérique Latine. J'en veux pour exemple les punitions corporelles.

Dans le temps, on constate des phénomènes analogues : les horreurs que nous lisons sur la colonie pénitentiaire de Mettray ou sur certaines maisons d'éducation surveillée d'avant 68, nous paraissent aujourd'hui scandaleuses. Mais à l'époque, c'était chose normale sous prétexte, estimait-on, que ces gamins étaient tous de la racaille, qu'il fallait y aller d'une manière musclée et que seul un tel régime était capable de les assainir. Si vous lisez les ouvrages psychiatriques ou pédagogiques de la fin du 19ème siècle, vous trouverez une justification scientifique à toutes ces violences.

Mais passons plutôt à l'actualité. Nous vivons en France, depuis quinze ans, ce problème d'une manière, si j'ose dire, expérimentale. Je fais allusion à une institution que vous connaissez bien : Le Patriarche. Cette institution existe depuis 1970, bien avant l'apparition du SIDA. Elle prend en charge les toxicomanes. Il s'agit d'une institution violente. Pour le constater, il suffit de lire les multiples témoignages ainsi que les livres de Monsieur ENGELMAJER, surnommé le patriarche, qui raconte très innocemment et très franchement que le coup de poing, c'est bon et utile et qu'il faut enlever les papiers d'identité, faire la chasse avec des chiens aux adolescents qui s'enfuient et que pour sauver un toxicomane la violence est nécessaire. Dès la fin des années 70, cette institution devint très controversée. Dans la bataille idéologique, juridique et administrative prirent part des IGASS, des inspecteurs des DDASS, des psychiatres, des journalistes, des hommes politiques et une prise de conscience de l'opinion publique se fit jour. Cette dernière portait moins sur la réalité des illégalités et des violences dans l'institution du Patriarche que sur la légitimité de ces violences et de ces illégalités. Actuellement, depuis l'apparition du SIDA chez les toxicomanes, grâce au soutien de certains médecins des hôpitaux de Marseille et de Toulouse et à un moindre degré de celui de l'Association des Parents de Toxicomanes, le Patriarche a gagné, jusqu'à nouvel ordre, cette bataille idéologique. Un ancien ministre déclare que l'institution du Patriarche est excellente et un autre plus récent, dit plus modestement que le Patriarche n'est peut-être pas très bien mais que, devant l'intrication du SIDA et de la toxicomanie, il est bien difficile de faire autrement. Ainsi, les plus hautes autorités de l'Etat qui, il y a quelques années encore, disaient implicitement : "Le Patriarche... on ferme les yeux. Cela se fait, mais ce n'est pas propre... etc." ont aujourd'hui la sincérité de dire que ce n'est peut-être pas si mauvais que ça puisque, finalement, on ne peut pas faire

autrement. Lorsque la société est confrontée à un problème qui la dépasse ou qu'elle croit qu'elle est dépassée (par exemple dans la toxicomanie des jeunes aggravée d'effroyable manière par le SIDA) et qu'elle trouve un monsieur aussi décidé, cohérent avec lui-même et efficace à brève échéance que Le Patriarche, cette société se dit à voix basse : "On a beau être démocrate... il y a bien quelque part les Droits de l'Homme... mais passons maintenant aux choses sérieuses ! Pour un toxicomane, un coup de poing sur la gueule, c'est quand même mieux qu'une piqûre et bien moins grave que le SIDA".

Le sidatorium organisé par Le Patriarche va à l'encontre du discours officiel qui proclame : "Pas de sidatorium en France ! Le malade sidéen doit être soigné dans les hôpitaux ordinaires". Ainsi à Paris, l'Assistance Publique met un nombre de lits de plus en plus élevé au service de ces malades. Mais un jeune à la fois malade du SIDA et toxicomane dépasse les possibilités d'accueil des services hospitaliers, du moins à Marseille et à Toulouse. Tout le monde est alors heureux de mettre ces fauteurs de troubles dans une maison isolée et bien protégée et Le Patriarche présente en plus l'avantage appréciable de les accepter tous, de n'en jamais mettre aucun à la porte, de les garder jusqu'à la mort. En pleine illégalité d'ailleurs, parce qu'on leur fait subir des examens et des traitements expérimentaux sans demander le "consentement éclairé" du malade exigé par la loi. Ainsi, les sidéens qui ont la chance (ou la malchance...) de se trouver chez Le Patriarche servent d'animaux d'expérience, procédure absolument interdite en France par le Comité National d'Ethique et par toutes les instances officielles, y compris l'Ordre des Médecins. Tout le monde est au courant et pense qu'on ne peut pas faire autrement... Voilà un exemple de violence socialement tolérée cinquante ans après la fermeture de la colonie de Mettray.

A en croire un article du "Monde", les toxicomanes atteints de SIDA et rejetés de partout n'ont pas besoin d'être gardés de force chez Le Patriarche : ils y trouvent au moins un gîte, des soins et, semble-t-il, un accompagnement affectif... Ainsi, la violence du rejet des services hopitaliers m'apparaît finalement plus immorale que les illégalités du Patriarche.

DEUXIEME PARTIE. Je vais consacrer maintenant un petit instant à un intermède comique sans être sûr que vous en apprécierez l'humour : ce sera un petit "topo" sur la violence des adolescents fait dans le style des facultés de médecine d'il y a vingt-cinq ans. Jeune chef de clinique, je faisais des cours dans une école d'éducateurs de la région parisienne dont le directeur était beaucoup plus âgé que moi (il avait, à l'époque, l'âge que j'ai aujourd'hui...). Psychiatre très classique, il avait des idées bien arrêtées et m'avait imposé des titres de cours extrêmement précis. Ces titres sont extraordinaires ! Il me fallait parler pendant une heure de "l'enfant menteur", de "l'enfant désobéissant", de "l'enfant lambin", (à l'époque, je ne comprenais pas très bien ce que

cela voulait dire mais c'était certainement plus joli que "paresseux"). Il y avait aussi un cours sur "l'adolescent violent", le gros méchant... Je n'ai hélas pas retrouvé ce cours que j'aurais aimé vous apporter pour montrer mes modestes tentatives de subversion, plus inconscientes d'ailleurs que conscientes, et surtout pour vous faire entendre comment on traitait l'agressivité des adolescents dans une leçon de psychiatrie classique. Alors, faute d'avoir ce cours sous les yeux, je serai beaucoup plus minable qu'il y a vingt-cinq ans. Tant pis pour vous !

Il faut distinguer la violence contre les objets de celle contre les personnes, la violence symbolique, la violence individuelle et la violence de groupe ; avec ces cinq chapitres vous pouvez faire une dissertation pour le diplôme d'éducateur...

La violence contre les objets se subdivise en violence contre les objets "à l'intérieur" de l'institution et en violence contre les objets "à l'extérieur" de l'institution. Arrivé à ce point, on peut discuter : le vol est-il une violence ? On déclare finalement que le vol n'est pas une violence parce que, la semaine suivante, on fera une leçon sur "l'adolescent voleur". En revanche, "la casse" est une violence. Voici aujourd'hui quelques exemples vécus que je ne pouvais pas citer à l'époque.

Il y a un an, dans l'institution où je travaille et qui n'est pas violente, les enfants ont cassé dix-neuf vitres en un seul jour. Il y a dix ans, un garçon dans une autre institution avait cassé deux cents vitres en un mois. Ce qui avait provoqué une augmentation effroyable de la part consacrée aux vitres dans le budget alloué par la DDASS. Vous voyez que la violence contre les objets a une importance économique qui doit être discutée très froidement.

A la limite de ces violences, on trouve les petites déprédations : graffitis, photos brûlées, voire faire pipi contre un mur... Certaines institutions diront que ce sont des vétilles mais d'autres déclareront que c'est déjà une violence "parce qu'on ne fait pas pipi contre les murs d'une institution", ce qui mérite donc une punition. Actuellement, la R.A.T.P. et la S.N.C.F. poursuivent sans pitié les auteurs des innocents "bombages" qu'on appelle aussi "tags".

Autre exemple de violence contre les objets : un jeune se met en colère, renverse les tables, déchire tout et veut tout casser. Il s'agit là de vandalisme (chose dont je ne traiterai pas ici faute de temps) qui peut être un acte individuel ou un acte groupal.

"Deuxième chapitre" : la violence contre les personnes. C'est la principale. C'est le coup de poing à l'éducateur. Il s'agit là du crime de lèse-majesté absolu, de la violence suprême. Nous en discuterons tout à l'heure. Mais ce qui m'a toujours

rendu "malade", je l'avoue, c'est la violence contre le plus faible, le terrorisme, le racket commis par le plus fort. Cela mériterait un développenment plus long et plus sérieux. Mais vous connaissez cela aussi bien que moi.

Il y a aussi les violences sexuelles contre les femmes, les stagiaires, les jeunes éducatrices. Nous en parlerons dans un instant. A côté de ces violences physiques et sexuelles, les violences symboliques sont aussi difficiles à supporter par le personnel soignant : c'est l'adolescent qui, avec sa propre logique, écrase celle de l'éducateur ; violence verbale du type: "Tu es payé pour ça ! Va te faire f... ! Au fond, tu sais très bien que tu n'es qu'un pauvre c...! etc.". Et l'adolescent profite de son avantage. Vous savez très bien que les adolescents, comme les psychotiques, ont l'art de comprendre très rapidement nos faiblesses, de trouver les failles de notre cuirasse et qu'ils ne se privent pas d'enfoncer le clou : il y a des paroles qui font aussi mal que des coups. S'agissant d'enfants, on peut en finir par un "Tais-toi !" accompagné d'une gifle. C'est en général ce qui se fait dans les familles lorsque l'enfant commence à mettre en cause l'autorité du père ou de la mère. On lui apprend vite qu'il ne faut pas le faire. Mais dans une institution, l'éducateur est en porte à faux. Parfois, il va flanquer une gifle s'il est le plus fort, mais si l'adolescent commence à être fort et si l'institution est réputée non-violente, le problème se pose alors d'une manière tellement aiguë... qu'on m'a fait venir de Paris pour vous en parler ! Un autre adolescent dira, par exemple, à la cuisinère: "Tu nous fais de la mauvaise graille!". Le personnel est parfois si désarmé, déboussolé que ses réactions font de la peine. Le jour où un jeune a cassé dix-neuf carreaux, le personnel de notre institution s'est écrié : "Quand même, ils sont affreux ces gamins ! Nous nous sacrifions pour eux ! On leur donne tout et ils nous répondent en cassant les carreaux. Vraiment on n'y comprend rien !". Quand on fait remarquer à ces éducateurs "qu'ils se sacrifient peut-être" mais qu'en définitive ce ne sont pas les adolescents mais eux qui sont payés à la fin du mois et que sans le secteur de l'enfance inadaptée, ils seraient, ou plutôt nous serions, peut-être obligés de faire un métier détestable, par exemple de l'informatique, ou bien même de travailler à l'usine ou dans un bureau avec moins de plaisir et moins de pouvoir.

Quand l'équipe clame "nous leur donnons tout", c'est parfois vrai sur le plan matériel (vacances, cadeaux, voire argent de poche). Mais ils ont besoin avant tout de ce qui ne s'achète pas (amour, disponibilité, écoute, tolérance) et tant qu'on ne le donne pas, on ne donne rien ! Mais là, j'ai quitté le discours de la psychiatrie classique et je ne suis pas sûr que j'osais déjà parler ainsi en 1961 aux élèves-éducateurs.

Un mot encore sur la violence en groupe. On la ressent très concrètement en présence de bandes rivales par exemple quand les adolescents de l'institution où vous travaillez ont maille à partir avec ceux du quartier. Surtout si c'est un

"quartier chaud" comme Vitry-sur-Seine ou les Minguettes. Ces batailles de rues, qui ressemblent un peu aux batailles des seigneurs féodaux au Moyen-Age, ont surtout lieu en été, particulièrement au cours des étés chauds.

Voici une histoire vécue, loin de la psychiatrie classique : un soir d'été, vers 1977, nous recevions un candidat éducateur ; il paraissait très content de lui, voire un tout petit peu prétentieux. Il disait qu'il avait travaillé dans la banlieue nord, qu'il avait l'habitude de la violence des jeunes et qu'il nous trouvait trop laxistes. Il promettait que dans notre maison, une fois engagé, il allait mettre de l'ordre. Il était sûr de savoir faire avec tous ces adolescents enragés : il suffisait de leur montrer qu'on était un homme et ils s'écrasaient. Nous l'écoutions, le directeur et moi, sans broncher, en pensant :"On verra...". Un peu plus tard, il est venu dans mon bureau qui se trouvait au rez-de-chaussée et nous avons poursuivi notre conversation. Là-dessus, pan ! deux bandes de quartier se heurtent sous les fenêtres de la maison et l'un des gamins, porteur d'un révolver, tire deux coups par la fenêtre de sorte que l'une des balles passe entre l'éducateur et moi-même pour aller s'enfoncer dans la bibliothèque. Le candidat éducateur est parti le soir-même ; nous ne l'avons jamais plus revu...

Une demi-heure après, les flics vinrent enquêter. Ils étaient mécontents de ma réticence à répondre à leurs questions, me reprochant même de protéger les délinquants en refusant de dénoncer l'auteur des coups de feu. A vrai dire, je n'en savais rien, n'ayant aperçu le gamin qu'une fraction de seconde. Toutefois, j'ai affirmé qu'il ne s'agissait certainement pas de l'un des nôtres... Cela ne présentait d'ailleurs aucun intérêt, vu que c'était un acte groupal commis sans aucune méchanceté et certainement pas avec l'idée de donner la mort. L'acte avait eu lieu parce qu' il faisait terriblement chaud ; les jeunes s'étaient copieusement engueulés, et avaient mis en cause leur honneur et une vendetta issue d'une longue suite d'agressions et de malentendus réciproques. Celui qui avait tiré n'était ni plus ni moins coupable que les autres.

Pour la psychiatrie classique, la seule "explication" de tels faits consistait à classifier et a décrire les adolescents auteurs de violence, indépendemment des circonstances immédiates et du milieu où ils vivaient. Voici un échantillon de ce modèle explicatif : "On peut distinguer la violence d'un psychotique qui est par définition irréfléchie, absurde, mal remémorée et non-compréhensible". Ce n'est pas moi qui parle mais un manuel de psychiatrie de jadis. C'était, il y a trente ans, le discours typique des enseignants dans les écoles d'éducateurs. Je raconterai plus tard l'histoire d'une agressivité psychotique qui montrera que cet énoncé n'est pas toujours vrai.

Plus fréquente est la violence chez l'adolescent

psychopathe. "Celui-ci est caractérisé par son impulsivité, par le fait qu'on ne peut pas l'intimider, qu'on ne peut pas l'amender. Il est cruel, il n'est pas affectif et il n'a pas intériorisé la loi". La dernière phrase relative à la "non-intériorisation de la loi" est une édition plus moderne de ce vieux discours ; elle ne vient pas de DUPRE, mais de certains psychanalystes qui ornent les affirmations anciennes d'oripeaux modernes.

Une autre catégorie d'adolescent qui se livre à des violences : l'abandonnique qui répète de lui-même les situations de rupture qu'il a subies dans sa tendre enfance. Il réussit à se mettre dans des situations telles qu'on l'abandonne encore et toujours : il ne supporte aucune frustration et ignore le principe de réalité et d'attente que nous avons tous acquis quand notre gentille maman ne nous donnait pas le biberon dès notre premier cri mais seulement plus tard quand nous criions plus fort. Pour expliquer l'abandonnique, il y a deux hypothèses : on pourrait penser qu'ayant eu le biberon toujours et tout de de suite, l'occasion de crier ne lui a jamais été fournie et qu'en conséquence, quand on ne lui donne pas le biberon immédiatement, il casse tout. D'un autre côté, on peut aussi penser que la maman n'était pas gentille ou pas disponible et qu'elle le laissait crier trop longtemps et qu'il a alors eu peur d'un véritable abandon ; par la suite, vu que c'était sa maman et qu'il l'aimait, il a cherché à reproduire avec les éducateurs la même situation d'abandon en criant de plus en plus fort pour enfin passer au stade suivant, celui de la violence.

C'est en connaissance de cause que je ne mentionne pas ici les adolescents névrosés : ils sont hors sujet parce que, par définition, non-violents ; la seule forme de violence à laquelle ils peuvent se livrer est l'autoagressivité. Le névrosé peut se suicider mais cela coûte moins cher à la société que les vitres cassées...

Dernière catégorie d'adolescents violents dont je n'avais pas pu parler en 1962 : les toxicomanes dont je dirai un mot si j'en ai le temps.

J'ai présenté de mémoire, d'une manière cavalière et caricaturale dont je vous prie de m'excuser, les différentes catégories qui se veulent explicatives de la violence des adolescents. Mais je pense et je voudrais vous faire partager ma conviction que ce genre de classification ne nous aide pas beaucoup dans notre travail quotidien, qu'il ne nous permet pas de prévenir et d'éviter les violences et qu'il est plus fait pour le plaisir de classifier, plaisir très licite mais peut-être pas suffisant pour vraiment comprendre la violence des adolescents dans les institutions.

**TROISIEME PARTIE.** Je crains d'être ici confus et maladroit car c'est la première fois que j'aborde le sujet sous un tel angle. J'aimerais intituler cette partie : **"Essai de**

compréhension de la violence dans les institutions en tant qu'interaction entre l'institution et l'adolescent". Pour atteindre une telle compréhension, il faudrait analyser chaque cas de violence à tête reposée, une fois notre indignation passée et les plaies de notre narcissisme blessé pansées. Il est difficile ici de nous distancier des faits d'autant plus que cette violence nous met en cause. Elle nous met en cause physiquement : même en tant que simples témoins, nous en avons le coeur retourné ; nous nous sentons inutiles, nous nous accusons de mal faire notre métier, nous sommes malheureux. Nous sommes encore plus malheureux si, de surcroît, nous avons reçu des coups sur la figure. Il faudra attendre d'aller mieux pour nous livrer à une telle analyse.

Pour commencer, il est nécessaire de chercher et d'examiner les antécédents proches de cet acte de violence, de savoir et de comprendre ce qui s'est passé chez son auteur dans les heures, voire dans les jours passés. Il faut également chercher, et cela ne figure pas toujours dans les dossiers, une explication dans le passé plus lointain de ce garçon ; il faut tenir compte de ce que les psychanalystes appellent "la compulsion de répétition", et on pourra trouver dans un passé enfoui des évènements, des facteurs ou des causes qui permettent de comprendre, sinon d'expliquer, une crise apparemment incompréhensible aujourd'hui.

Pour visualiser les relations entre un passé lointain et un présent perturbé, les psychiatres américains ont forgé le terme " syndrome de la gâchette". Ils l'ont appliqué aux soldats de la guerre de Corée pour mieux comprendre leur troubles psychiques. Dans un révolver rempli de poudre, le coup donné par la gachette est très faible et pourtant il en résulte une explosion violente et le départ d'un projectile qui peut blesser ou tuer. Nous pouvons dire que la cause immédiate de la crise joue le rôle de la gâchette. C'est souvent une cause minime. Mais la crise qui a suivi a été violente parce que l'adolescent avait amassé auparavant tout un stock de poudre sèche dans son coeur et dans son âme. C'est ce stock, accumulé dans son passé récent ou même dans son enfance, qui a explosé. Son état d'extrême violence a été sans rapport évident avec le peu de gravité de la circonstance immédiatement précédente : celle-ci a réveillé dans son inconscient, des souvenirs, des frustrations, des humiliations, des colères anciennes. Remarquons que le modèle de la gachette est un exemple d'apport de la théorie psychanalytique à la cause militaire et à la défense des intétêts de l'establishment quelqu'il soit. Certes, il dévoile une force de la vérité psychique mais il ne faut pas oublier que sa mise au point a permis il y a 40 ans d'atténuer la responsabilité de la guerre dans la constitution des troubles psychiques des soldats et donc plus prosaïquament et plus concrètement de diminuer le montant des pensions et des indemnités des soldats ayants-droit. L'application implicite mais fréquente de ce modèle aux troubles des adolescents en institution permet de mettre hors de cause, de déresponsabiliser, d'innocenter l'institution

elle-même et tout ce qui s'y passe.

Il ne faut donc pas qu'un tel modèle nous dispense de prendre en compte la situation de l'institution dans sa permanence et au moment de la crise de violence. Si nous acceptons cette mise en question, nous verrons que la violence des adolescents n'est pas un simple résutat de morale défaillante ou de psychopathie imaginaire "d'affreux gamins". Nous verrons que la violence est le résultat d'un enchaînement de faits, d'interactions lointaines ou récentes où tout le monde est plus ou moins impliqué. Une telle analyse peut permettre de diminuer le niveau de violence qui règne dans une institution.

L'étude du passé immédiat montre souvent que la violence monte dans une institution paisible quand le personnel s'entend mal. J'y reviendrai. Si on se livre à une analyse de fonctionnement permanent de l'institution, on peut diviser les institutions en institutions violentes et en institutions non-violentes. Les premières sont actuellement très minoritaires en France. J'ai décrit ailleurs la colonie de Mettray (fermée en 1936) ou par exemple l'institution dont le directeur affichait une croix gammée dans son bureau. (fermée en 1985). Les Anglais en ont montré une typique dans "SCUMS" (1976). Une institution violente fait naître et entretient la violence de tous les protagonistes et les violences des adolescents sont une réponse (dont on peut reconnaître ou contester la légitimité selon sa propre idéologie) à celles de l'institution. Cette violence est souvent voulue par l'institution qui y puise sa raison d'être : la violence des adolescents anime et alimente la violence de l'institution comme celle de l'institution alimente et provoque celle des jeunes. Le plus souvent de telles institutions favorisent ouvertement la violence entre les adolescents afin de protéger les adultes. C'est le système du caïdat, du racket, du plus fort qui bat le plus faible, du fayot qui a droit de frapper, bref le système que vos aînés ont connu dans les camps de concentration où le détenu, "capo", devient l'allié de l'administration et tortionnaire de ses camarades. De telles stuctures existent encore ailleurs, par exemple dans le Maghreb, en Angleterre, en Argentine et si l'on cherchait en France, avec une bougie, on finirait peut-être par en trouver également.

C'est ici que règne l'autoagressivité avec des automutilations, des tentatives de suicide. La réponse des institutions à cette violence, rarement tournée contre l'adulte, était autrefois la contre-violence directe et brute. Actuellement, cette réponse est devenue plus scientifique : c'est la psychiatrisation dans le mauvais sens du terme, c'est-à-dire la médicalisation : ou bien on envoie l'adolescent à l'hôpital psychiatrique ficelé comme un saucisson, ou bien on emploie sur place un psychiatre musclé qui prescrit à tour de bras, du Valium, ou du Haldol. J'ai connu une telle institution dans la région parisienne : on injectait d'emblée une ampoule de neuroleptique à tout gamin considéré comme superviolent

avant même de lui dire bonjour ; ainsi, on était sûr qu'il se tiendrait tranquille. Ce n'était pas l'escalade des coups mais celle de la chimiothérapie. Cette maison a été fermée mais je crois que ce genre de pratique est plus fréquent qu'on ne le pense.

Dans ces institutions, la violence contre les adultes reste exceptionnelle ou alors, quand elle éclate, elle est très forte, et peut aller jusqu'aux blessures graves ou aux révoltes collectives. J'ai personnellement connu deux révoltes. L'une, vers 1960, fut une révolte de jeunes filles à l'Hôpital St Vincent de Paul, dans un bâtiment consacré à l'époque aux enfants de l'Assistance Publique, institution devenue depuis DASS et complètement séparée des Hôpitaux de Paris. Elle fut violente avec bris de matériel, lits jetés par la fenêtre et l'intervention de plusieurs cars de CRS, ces derniers plutôt gênés devant les jeunes filles utilisant leur arme suprême : se mettre toutes nues pour accueillir les forces de l'ordre. Le scandale, bien qu'étouffé au niveau national, fut d'autant plus grand qu'il eut lieu à l'intérieur d'un hôpital pour enfants. Ce fut une belle action qui permit à quelques uns de comprendre que ces jeunes filles avaient raison de ne plus vouloir supporter le sort inhumain et immérité qui leur était réservé au deuxième étage de cette vieille bâtisse. Dans l'année qui a suivi mai 68, nous avons assisté à des révoltes plus ou moins organisées où les jeunes purent crier en groupe leur violence, leur haine d'un régime qui les opprimait.

Mais ce n'est pas pour raconter ces souvenirs que vous m'avez fait venir. Donc, je termine ce sous-chapitre et passe au suivant : les violences dans une institution moderne, non-violente, pleine de bonne volonté. Je pense que ce paragraphe correspondra davantage à la vie quotidienne dans les institutions où vous travaillez. Plutôt que de théoriser ce qui n'est pas encore clair dans mon esprit, je raconterai l'histoire d'une institution où j'ai travaillé pendant trois ans, de 1974 à 1977. C'était une maison pour jeunes filles qui n'avait rien de commun avec les "Bons Pasteurs" (dans un Bon Pasteur, je ne serais pas resté une semaine !), qui était pleine de bonne volonté et pas violente du tout. La violence y sévissait uniquement du côté des jeunes filles. Il n'y en eut jamais du côté des éducatrices, parfois victimisées par les gamines qui étaient loin d'être innocentes. Un rapide bilan nous montra qu'elles avaient été gravement maltraitées par la vie, victimes d'inceste, de rejet ou de maltraitance familiale. Certaines se prostituaient dès l'âge de douze ans, d'autres étaient homosexuelles, voleuses et plusieurs avaient été ramassées par les services sociaux des gares parisiennes. Certaines étaient déjà "acoquinées" avec un maquereau. L'une, mignonne comme tout, était trafiquante de drogue. Bref, c'étaient ce qu'on appelle "des cas sérieux".

Nous nous sommes demandés pourquoi il y avait autant de violence dans une institution où les éducatrices et la directrice étaient sympathiques, bienveillantes et soucieuses

du sort de leurs pensionnaires. Nous avons lentement pris conscience du fait que dans cette institution régnait une répression subtile mais ferme de toutes activités hétérosexuelles des jeunes filles : les hommes étaient tous présentés comme des maquereaux ou réputés tels et l'hétérosexualité était considérée comme dangereuse à cause des menaces de grossesse et comme ignoble parce que "les hommes sont tous de sales brutes qui abusent de vous". Mais vu que la sexualité rentre par la fenêtre si vous la chassez par la porte, c'est évidemment l'homosexualité qui était devenue reine dans cette maison. Les filles étaient pratiquement toutes amoureuses de la directrice et plus ou moins des éducatrices. Vous comprenez donc mieux pourquoi elles ne parvenaient pas à gérer ces amours qui étaient à la fois interdites et encouragées par l'équipe fort contente que les filles soient amoureuses d'elles et qui trouvait que les amours homosexuelles étaient beaucoup moins sales et beaucoup moins dangereuses que les amours hétérosexuelles. L'amour homosexuel étant à la fois interdit par le discours officiel et favorisé par le discours implicite de l'institution, les pauvres filles étaient prises dans un véritable "double lien". Que se produisait-il alors ? Elles faisaient des colères clastiques et piquaient des crises de nerfs. Elles attaquaient les éducatrices de temps en temps et d'autant plus qu'elles en étaient amoureuses. Les éducatrices, qui n'étaient pas bêtes savaient d'ailleurs très bien qu'il s'agissait là de signes d'amour. La seule réponse qu'elles avaient trouvé consistait à téléphoner à chaque bagarre à une société d'ambulances ; le véhicule arrivait en urgence, emportait la jeune fille à l'hôpital psychiatrique où elle était souvent très bien connue et où elle recevait sa dose de neuroleptiques sans pour autant rester plus de quatre ou cinq jours. Cette solution "médicale" remplaçait "la chambre de réflexion" du Bon Pasteur. Quand elle revenait de l'hôpital psychiatrique, tout était rentré dans l'ordre. Il faut dire, à l'honneur de cette institution, qu'elle ne mettait pratiquement jamais une jeune fille à la porte.

Notre action s'est déroulée en deux phases. "Nous", c'est-à-dire l'équipe du Centre Familial des Jeunes de Vitry-sur-Seine animée par le directeur Jacques FINDER , Claude MARTIN, Bernard ZEILLER et moi-même, avons commencé par ne plus interdire l'hétérosexualité. Avec quelques précautions, nous avons dit aux jeunes filles que c'était bien de leur âge de faire l'amour mais qu'il ne fallait pas le faire n'importe comment. Nous avons organisé des débats et même réalisé avec des filles et des garçons (du CFDJ) un film sur les relations entre jeunes des deux sexes. Notre but, croyez-moi, fut bien ardu à atteindre : il était de faire comprendre aux jeunes filles qu'elles avaient tort de coucher uniquement pour le plaisir de l'homme si elles-mêmes n'en éprouvaient pas, mais qu'il n'y avait aucune raison qu'elles s'en abstiennent dès l'instant où elles y trouvaient leur compte. Tout cela a l'air clair comme de l'eau de roche mais vous n'ignorez pas qu'il faut dix ans de psychanalyse à une femme pour être compris ; et à ces jeunes filles, on ne pouvait pas faire dix ans de

psychanalyse. Elles ne nous comprenaient guère sur le moment mais au moins apprenaient-elles qu'il pouvait y avoir un autre point de vue sur la question, qu'aucun de nous n'était fondamentalement homosexuel et que nous n'avions pas de discours homosexuel sous-jacent. Nous leur avons fait entendre que toute la maison était pour l'hétérosexualité, qu'il n'y avait rien en cela de défendu mais qu'il fallait qu'elles sachent qu'il y avait des risques.

La deuxième chose que nous leur avons montré, c'est notre rupture avec le système "téléphone/ambulance/piqûre". Je me rappelle une scène dramatique avec.une fille qui était la "pire" de la maison ; celle dont tous les hommes et toutes les femmes étaient amoureux, la plus violente, la plus intelligente... un vrai Satan. Un jour que j'étais en compagnie de Claude MARTIN devenue directrice de la maison, elle vint nous trouver en disant : "Je vais tout casser ! Ca va mal ! Je vais casser la gueule à tout le monde !". Elle commençait à nous connaître et dans son comportement il y avait déjà une différence énorme avec ce qui se passait auparavant : trois mois plus tôt, elle aurait tout cassé. Et voilà qu'elle nous disait qu'elle allait tout casser. Elle ouvrait la porte aux négociations en montrant qu'elle avait compris que l'agressivité verbale était tout de même supérieure à l'agressivité physique, plus humaine et plus digne d'un niveau intellectuel élevé comme le sien. La "négociation" s'est soldée par une luxation d'un ménisque de la directrice et par une lombalgie pour moi. Nous nous sommes mis à deux et avons réussi à la maintenir plus d'une demi-heure. Elle se débattait, donnait des coups de pied, des coups de poing. Nous lui avons dit : "Ecoute ! tu es déjà allée quatorze fois à l'hôpital psychiatrique. Cette fois-ci, c'est fini !". Bien que plus forte que nous, elle a finalement cédé. Nous l'avons couchée, elle s'est endormie et est redevenue mignonne. Nous avons su lui montrer que nous pouvions répondre à son agressivité par la contention, sans contre-agressivité. Tous ceux qui ont travaillé au contact d'adolescents savent la différence entre le moindre coup qu'on donne et la contention ; et que l'agressivité d'un adulte qui contient peut être pleine d'amour, comme celle d'une mère qui contient son bébé. Alors que l'agressivité d'un adulte qui répond à un adolescent en l'attaquant ne peut qu'aboutir à une escalade de violences.

J'en arrive maintenant au dernier sous-chapitre, le plus douloureux pour moi. Je tâcherai de répondre ici à un interlocuteur critique qui me poserait la question : "Qu'avez-vous fait pour ne pas empêcher la fermeture de votre institution qui avait un directeur non-violent, non-homosexuel et par surcroît "génial" ? Pourquoi n'avez-vous pas su empêcher la violence qui y a règné et qui a abouti à la fermeture de cette institution ? Que faire face à une violence quasi-quotidienne, individuelle ou de groupe, envers les membres de l'équipe ou à l'extérieur de la maison ? Comment comprendre cette violence d'adolescents qui vivent dans une maison que vous aimiez présenter comme "idéale" ?".

Il m'est difficile de répondre à ces questions qui mettent tant en cause notre équipe et moi-même. Je les ai donc posées à un gars qui a maintenant trente-cinq ans, l'un de nos anciens "caractériels". Il était violent et ses colères furent redoutables. Devenu excellent éducateur, il a très bien compris ce que "contention" signifiait et n'a jamais été victime d'agressions de la part des jeunes. Je lui ai demandé ce qu'il pensait de la violence des adolescents et il m'a répondu d'une voix bourrue : "C'est normal ! ils ont tellement de violence en eux. Il faut bien que ça éclate !". C'est la réponse d'un homme à qui les écoles d'éducateurs n'ont pas trop perturbé la tête et qui a su garder "le bon sens" qu'il avait quand il était délinquant. C'est la réponse d'un taureau qui se souvient encore un peu du temps où il était veau... Et puis il a ajouté une phrase qui m'a paru très profonde, à laquelle je n'avais jamais pensé : "Mais c'est votre folie, la folie de la société que de mettre ensemble des jeunes dont on sait d'avance qu'ils ont de graves problèmes et qu'ils sont violents !". C'est vrai que les jeunes sont violents dans les institutions parce qu'on les parque, qu'on le veuille ou non, dans des ghettos. Je ne sais pas si on peut faire mieux actuellement, mais je pense que si la tolérance des institutions non-ghettoïsées était plus grande et si chaque institution, en commençant par l'école, pouvait supporter deux ou trois violents parmi des enfants "ordinaires" non-violents, la vie serait plus facile. Comment voulez-vous que ces jeunes ne soient pas violents quand on les met ensemble ? Si on prend des souris sélectionnées pour leur agressivité et si on les enferme dans une même cage, vous imaginez le carnage... Comment ai-je pu oublier des choses aussi simples ! Il a fallu que ce soit cet "ancien caractériel" qui me les rappelle ! Il a ajouté que pour que des maisons pareilles puissent vivre sans violence, il n'y avait que deux possibilités : leur donner des éducateurs supermusclés et écraser les jeunes ; ou alors trouver des éducateurs géniaux. Mais les éducateurs géniaux ne courent pas les rues, pas plus que les éducateurs superintelligents ou supermusclés.

Pour mieux comprendre ce qui se passe dans les institutions, il ne faut également jamais oublier que tous ces adolescents se trouvent séparés de leur famille. Même s'il s'agit d'une famille maltraitante, même si ce sont eux-mêmes qui vont chercher le juge pour dire: "Je ne veux plus vivre avec mon beau-père qui me tape dessus, qui est un salaud et ma mère qui le laisse faire. Je veux aller dans une institution.", le seul fait d'avoir quitté leur famille est vécu, diraient les psychanalystes, comme une deuxième expulsion du sein maternel. Se retrouver avec des adultes mercenaires (que cela plaise ou non, nous sommes des "mercenaires") est vécu comme un drame. Quand la mère n'aime pas son enfant ou que l'enfant croit qu'elle ne l'aime pas, il pourrait lui dire : "Tu es une salope! tu es ma mère et tu ne m'aimes pas !". Tandis qu'à nous, quand nous ne l'aimons pas, que nous dit-il ? "Tu es un salaud ! tu es payé pour m'aimer et tu ne m'aimes pas !". C'est la différence entre un amour "normal" et un amour mercenaire.

Nous sommes "des mères mercenaires" ; même si nous ne le comprenons pas, les enfants, eux, le comprennent très bien : "Comment trouver de l'amour payé par l'Etat ?". Ce n'est pas aussi clairement formulé dans leur tête mais cela existe dans leur inconscient. Je crois que beaucoup de violences s'expliquent ainsi.

Aussi longtemps que nous croirons qu'il suffit que ces enfants quittent "le milieu pathogène" où il vivent et aient "la chance" de se trouver dans notre institution pour arrêter d'être violents, nous irons au-devant de déboires et de désastres. Car cela ne suffit pas. Il ne faut pas oublier que pour ces jeunes tout rejet, toute frustration rappelle les rejets et les frustrations dont ils ont été victimes. Ils ont, pour la plupart, l'affectivité d'un enfant de deux à trois ans. Mais on ne peut plus les taper comme on pouvait le faire quand ils avaient cet âge-là. De plus, ils fréquentent une école qui ne comble ni leurs besoins ni leurs désirs et vivent dans un monde magique de réclames, de publicité et de télévision tapageuses. Ils n'ont rien de ce qu'ils voudraient avoir. Comment voulez-vous qu'ils n'aient pas de troubles "caractériels"?

Ce qu'ils veulent aussi, ces adolescents, du moins au début, c'est nous séduire. Ils cherchent à nous séduire (pas seulement sur un mode sexuel) pour se prouver qu'ils ne sont pas complètement impuissants comme l'est l'oiseau tombé du nid. Parce qu'ils sont tombés du nid familial. Ils veulent nous séduire pour se prouver qu'ils ont un pouvoir de séduction et il est évident que s'ils ne parviennent pas à nous séduire par la douceur,ils le feront par la violence, le caïdat, la drogue en disant : "Puisque vous ne voulez pas nous aimer gentiment, vous verrez ce que vous verrez !". Cela me rappelle les propos de l'un d'eux : "Puisque tu n'as pas voulu m'acheter un pantalon, je vais tout casser et ça te coûtera plus cher que le pantalon !". Ce sont là des comportements que nous rencontrons fréquemment dans nos institutions.

J'aimerais raconter ici une histoire vécue : celle d'un jeune psychotique, parce que de temps en temps il y en a dans nos institutions, et le seul qui, en trente ans de métier, m'ait agressé physiquement si bien que j'ai fui comme un lapin... Il m'a agressé dans un couloir, dans l'hôpital où nous l'avions placé et où j'allais lui rendre visite tous les trois ou quatre jours, en bon psychiatre que j'étais, humaniste et humain. Il disait chaque fois : "Ah, Tom ! tu es un grand docteur , toi ! Tu es un grand médecin ! Tu es un grand chercheur !". N'étant pas complètement stupide, je sentais que ces compliments cachaient mal une agressivité qui montait, montait, à chaque visite... "Tu es un grand médecin ! tu es un grand chercheur ! Tu as tous les pouvoirs...". Derrière ces paroles, j'entendais ce qu'il n'avait pu exprimer verbalement : "et tu m'as sorti de la maison où j'étais si heureux pour me foutre dans cet hôpital ignoble où on me bourre de médicaments qui font de moi un zombi". A la quatrième visite, il m'a sauté

à la gorge.

Sa violence n'était ni incompréhensible ni absurde : il fut le seul jeune, en trente ans, que nous ayons placé à l'hôpital psychiatrique à cause d'un délire très intense qui faisait peur aux autres adolescents. L'internement avait été décidé, d'un commun accord, avec le directeur. Comme il adorait le directeur, il ne pouvait croire un seul instant que ce dernier fût complice d'une telle ignominie. Qui l'avait donc interné sinon le médecin ? Et derrière : "Tu es un grand médecin ! Tu es un grand... grand... grand..." il fallait entendre : "Tu es un grand salopard qui m'as foutu à l'hôpital!". Je l'ai très bien compris. Mais cela ne m'a pas empêché de prendre mes jambes à mon cou. J'ai eu longtemps des remords de n'avoir pas eu le courage de retourner lui rendre visite. Je l'ai retrouvé quelques semaines plus tard. Il allait un peu mieux. C'était au cours d'une réunion gauchiste et subversive organisée par Michel FOUCAULT, contre les prisons et l'internement. Je l'aperçois dans l'assistance qui m'accueille en s'écriant : "Ah, Tom ! Tu es ici, toi un grand médecin ! Que fais-tu là ?". Je réponds : "Je ne suis pas un grand médecin mais un pauvre petit militant comme toi qui lutte contre les prisons. Le grand médecin, c'est Michel FOUCAULT". Cette réponse, parfaitement hypocrite, n'avait d'autre but que de détourner de ma personne son agressivité présumée. En plus, elle était bête car le garçon ne voulait plus du tout m'agresser : il était simplement fier et content de connaître "un grand médecin". Après la réunion, nous sommes allés boire un verre : lorsque j'ai tenté de faire une allusion à notre rencontre orageuse à l'hôpital, il a pris cette mine contrite des gens du 16ème arrondissement pour dire : "Vous savez, Docteur, on ne parle pas de ces choses entre nous !". Il n'était pas question de lui faire faire une autocritique de ses actions passées. Depuis, nous sommes toujours restés copains mais personne n'a réussi à guérir sa schizophrénie.

Le deuxième jeune qui m'a agressé, peu de temps après, était toxicomane. Il nous a barricadés dans mon bureau. Poussant l'armoire devant la porte, il s'est écrié : "Tu me donnes dix francs ou je te casse la gueule !". Cette fois, j'ai réagi d'une manière un peu plus courageuse et lui ai répondu : "Je ne te donnerai jamais les dix francs. Si tu me casses la gueule, tant pis ! On verra bien ce qui arrivera". Il s'est effondré et il est parti en pleurant. Il n'y avait pas eu d'agression parce que fondamentalement je n'avais pas eu peur de lui.

J'aimerais faire une liste non-exhaustive de situations où la violence apparaît dans de bonnes institutions pour montrer qu'elle est toujours le fruit des interactions et de nos maladresses. Je pense que nous, professionnels payés pour la gérer, en sommes davantage responsables que les jeunes, objets de nos soins. L'agressivité des enfants et des adolescents dans les bonnes institutions n'est plus le résultat de la violence institutionnelle mais celui de notre

incompétence. Je dis bien "notre" parce que je me mets dans le même sac et que je ne pense pas que cette incompétence soit seulement le fait des éducateurs : elle atteint tout autant les psychologues et les psychiatres, mieux payés et moins en contact avec les jeunes. En bref, chaque fois qu'on analyse un cas de violence, on se rend compte que c'est l'adulte qui n'a pas été à la hauteur.

La première incapacité à mettre en cause est le mauvais usage de la frustration. Certes, la frustration est très difficile à manier et je ne la manie pas mieux que les autres. Je suis sûr que dans l'éducation des adolescents, il faut savoir dire non, savoir frustrer. Ce n'est pas facile à réaliser dans une institution non-violente. Je pense à un éducateur qui avait tellement peur d'un gosse qu'il n'osait rien lui refuser et lui disait toujours : "Oui, oui, oui, oui, oui...". A la quatorzième fois, comme il en avait marre, il a dit non. Ce "non" a paru un tel scandale aux yeux du gamin qu'il lui a envoyé un coup de poing dans la figure : "Comment ! tu as osé me dire non alors que tu m'as toujours tout permis et tout accordé !".

Une histoire drôle illustre ce problème : celle d'un enfant du 16ème arrondissement qui ne parlait pas. Les médecins ne savaient plus que faire pour guérir cet effroyable mutisme. Et tous les soirs, au dîner, la famille se retrouvait pour une triste cérémonie : salle à manger luxueuse, table aux chandelles allumées, vaisselle d'argent et valets qui servent ; d'un côté, les parents malheureux, de l'autre le gosse. Un soir, tout d'un coup, le gamin s'écrie : "Madame ma mère, veuillez me faire passer le sel, s'il vous plaît". La mère en tombe presque dans les pommes, éclate en sanglots : "Miracle ! Il parle, il est guéri !". Puis, elle lui demande : "Mais Jeannot, cela fait dix ans que tu n'as pas parlé ! Comment se fait-il ?". Et Jeannot de répondre : "Mais ma mère, jusque là le service était parfait".

Si le gamin sait que l'éducateur est une pauvre nouille de qui il peut tout obtenir, il est sûr que le jour où la nouille se révolte, elle reçoit un coup de poing. Ainsi, la violence surgit lorsque la frustration apparaît au jeune comme un acte inattendu de la part de l'adulte et par conséquent injuste. Elle peut naître aussi, dans le coeur du jeune, si l'adulte exprime la nécessaire frustration comme un rejet du garçon lui-même. Il est difficile d'éviter cette confusion. Très peu d'entre nous savent dire non de manière telle que le jeune comprenne clairement qu'on dit non à sa demande et qu'on ne lui dit pas non à lui en tant que personne humaine.

Trop souvent, nous sommes tellement mal à l'aise de devoir frustrer un adolescent que nous lui en voulons de nous avoir contraint à le faire : alors nous devenons nous-mêmes agressifs et parlons au jeune comme s'il ne comprenait rien à rien et comme si sa demande était stupide ou irréaliste. Dans ce cas, l'enfant ne sent pas notre refus comme une frutration

mais comme un rejet et comme une dévalorisation de sa personne. Il faudrait écrire tout un chapitre ou faire tout un cours sur "l'art de dire non aux adolescents". Contentons-nous de quelques exemples : la violence peut naître quand les adultes, par un choix conscient ou inconscient des mots, du ton, des expressions, de leur attitude, donnent l'impression au jeune de se moquer de lui, de le condamner, de le considérer comme un bon à rien ou un moins que rien.

La violence peut aussi éclater chez un jeune qui a une phobie scolaire, lorsque l'équipe se croit obligée à le contraindre d'aller à l'école ; ceci aura lieu d'autant plus facilement que l'équipe elle-même ne croit pas à la faisabilité du projet scolaire conçu par la famille et/ou par les autorités de tutelle.

Une autre cause fréquente de violences : les dissensions intérieures entre les membres de l'équipe. Si des statistiques hebdomadaires d'actes de violence étaient faites, on verrait que la courbe de ces actes suivrait celle des querelles qui opposent les membres du personnel. "Loi" bien connue mais trop souvent oubliée : quand l'équipe s'entend mal, les jeunes réagissent par la violence.

J'aimerais, arrivé à ce point de mes reflexions, avancer timidement un modèle "théorique". La plupart des réactions violentes des adolescents dans leurs relations avec les équipes peuvent être interprétées comme une réponse à une situation spécifique survenue sur un terrain préparé d'avance. La situation spécifique apparaît chaque fois que l'institution oppose à l'adolescent sa logique propre écrasante et peu ou pas compatible avec sa logique à lui et qu'il vit cette logique comme une violence dirigée contre lui ; elle apparaît aussi chaque fois que le "terrain" résulte d'une véritable carence éducative dont la responsabilité icombe aux milieux où l'adolescent a vécu avant son entrée dans l'institution mais également à cette institution si l'adolescent y a passé déjà un certain temps. J'appelle carence éducative le fait que personne ne lui ait appris et montré qu'il était capable de s'exprimer par la parole et que l'expression verbale, y compris la violence symbolique, était supérieure à la violence physique. C'est alors qu'il ne saura faire autrement que répondre par la violence physique à la violence (cachée) de la logique qui n'est pas la sienne.

Il résulte de ce modèle que la violence verbale reste l'un des meilleurs exutoires de la violence physique. Pendant trente ans dans notre institution, nous n'avons jamais puni, jamais considéré comme un péché la violence symbolique des adolescents. Même s'ils nous injuriaient (Dieu sait qu'ils ne s'en privaient pas !), nous, le Directeur et moi-même, disions à l'équipe : "Nous devons le supporter". Quand les garçons savent qu'ils peuvent dire n'importe quoi, ils passent moins à l'acte.

Si ces propos vous choquent, je répondrai que dans le

16ème arrondissement, au cours d'une psychanalyse en règle, le psychanalyste explique à son client : "Vous pouvez tout dire, vous ne pouvez rien faire". Et quand bien même un client le traiterait d'homosexuel, de pédé, de salaud, de buveur de sang ou de crétin, le psychanalyste ne bronchera pas. Pourquoi ? peut-être parce qu'il ramasse des sous à la fin de la séance... La seule chose que l'analyste refuse et interdit, c'est que le patient lui saute dessus. Ce qui est interdit, à juste titre, c'est tout passage à l'acte corporel ou physique. Alors, je demande pourquoi nous tolérons de la part de "nos" clients névrosés qui nous payent à l'acte les agressions verbales alors que nous les interdisons formellement aux adolescents en institution ? Je pense parfois méchamment que c'est parce que les adolescents ne nous paient pas à la fin de la séance. Mais c'est une vision peut-être un peu démagogique... Quoiqu'il en soit, l'interdiction de toute forme de violence est une cause importante de violences physiques. Tout jeune inculte, déculturé, cas social choisira la forme de violence qu'il connaît le mieux, à savoir la violence physique tant qu'on ne lui aura appris l'usage de la violence symbolique.

Une autre agressivité souvent dramatique et difficile à gérer est celle dont sont victimes des jeunes filles, stagiaires ou éducatrices. J'en ai connu qui finissaient par pleurer sous les quolibets, les injures, les petites agressions sexuelles des garçons. Ceux-ci ripostaient lorqu'on leur reprochait leur conduite : "Mais c'est une pute, cette nana ! Elle n'a rien à foutre chez nous!". Où est la vérité ? Qui est "coupable" ? Comme souvent ni les uns ni les autres : il s'agissait en général de stagiaires trop âgées pour être de petites copines, trop jeunes pour être des images maternelles mais déjà objets sexuels et de désir pour les garçons. Les jeunes filles (stagiaires ou salariées) étaient absolument incapable de faire face, de manier une telle agressivité à la fois ludique, sexuelle et émanant d'un sentiment trouble d'injustice sociale : en quoi es-tu meilleure que nous ? Qu'est-ce qui t'autorise à être de l'autre côté de la barrière qui sépare l'univers des assistés, des surveillés, de ceux qui sont censés les assister, les surveiller, les éduquer ? Je sais combien c'est difficile pour une jeune fille de vingt ans... même si elle prépare ou si elle a obtenu un diplôme d'éducateur sépacialisé. Cependant, il est important de dire que seulement certaines d'entre elles en devenaient des victimes. Un observateur un peu machiste dirait qu'elles y prêtaient le flanc par leur mise vestimentaire, par leurs mimiques, leur comportement de séduction vite qualifié "d'allumeur" par les garçons. Ainsi nous fûmes partagés entre notre respect pour la femme, notre désir de l'enseigner aux plus vite aux adolescents et notre sentiment de vanité d'un tel enseignement vu le moment de leur évolution et le passé tant culturel que relationnel (absence d'image maternelle inspirant le respect). Notre tristesse était tempérée par la connaissance de l'évolution : l'écrasante majorité a fini par acquérir un comportement "normal" envers les femmes, pas moins respectueux et pas plus "macho" que dans l'ensemble de la population. Un seul sur plus

de 300 est devenu violeur à répétition, condamné par la suite à de lourdes peines de prison. En attendant, nous avons pris des mesures qui encore aujourd'hui me semblent sages : si un jeune éducateur ou une jeune éducatrice était victime d'agressivité, ce n'était pas au garçon mais à lui ou à elle que nous demandions de partir. Les éducatrices le plus souvent victimes d'agressivité s'avèrent souvent les moins claires avec elles-mêmes, cachant leur souffrance par des attitudes plus ou moins séductrices ou bien masquant leur fragilité, leur immaturité et leurs pulsions par une psychorigidité, une attitude punitive et une tentative de paraître plus fortes et plus adultes qu'elles ne sont réellement. Mais c'est là, j'en conviens, un problème extrêmement délicat.

La seule forme d'agressivité dont je n'ai pas été capable de parler ici d'une manière tant soit peu intelligente est l'agressivité des toxicomanes. La cause en est simple : je n'ai pas encore résolu ce problème dans ma tête. Il y a là, effectivement, un problème. Garder des toxicomanes dans une institution non-violente est extrêmement difficile et c'est un fait qu'actuellement les institutions non-violentes ne les gardent pas. La seule institution qui ne mette pas les toxicomanes à la porte, est Le Patriarche. Mais il s'agit d'une institution violente. A Vitry, nous avons essayé d'être non-violents et de garder les toxicomanes : c'est l'institution qui a fermé.Je pense qu'aujourd'hui nous arriverions peut-être à manier cette violence. Mais c'est un autre chapitre.

Je terminerai par une phrase qui me paraît très belle, dite par le garçon psychotique qui m'avait agressé. Je crois qu'elle éclaire fortement l'agressivité des adolescents dans les institutions humanistes et non-violentes : "Moi, j'ai toujours peur de la peur des autres".

Propos recueillis par Marc BOYER

OUVRAGES

**S. TOMKIEWICZ.** "Travail social, contre qui ?". Dossier constitué par le GITS (Groupe d'Information des Travailleurs Sociaux) et notamment par : **JM COURTOIS, A.KOSKAS, MA PELLETEUR, D. ROSCH et S. TOMKIEWICZ.** Ed. SOLIN, Paris 1974. 167 p.

**S. TOMKIEWICZ.** "Originalité et actualité de l'oeuvre pédagogique de Janusz KORCZAK". Préface au livre :
**J. KORCZAK** "Comment aimer un enfant". Paris, Ed. R. LAFFONT 1978

**S. TOMKIEWICZ, J. FINDER, C. MARTIN, B. ZEILLER.** "La prison, c'est dehors". Neuchâtel, Paris, Montréal, Delachaux et Niestlé 1979, 399 p.

oooOOOoooOOOooo